

Les paysans passent, d'ordinaire, pour être malins et rusés ; les candidats, très souvent, pour être stupides. On a écrit là-dessus des romans, des comédies, des traités de science sociale, des statistiques qui, tous, ont confirmé ces deux vérités. Or, il arrive que ce sont les candidats stupides qui, toujours, roulent les paysans malins. Ils ont, pour cela, un moyen infaillible qui ne demande aucune intelligence, aucune étude préparatoire, aucune qualité personnelle, rien de ce qu'on exige du plus humble employé, du plus gâteux serviteur de l'État. Le moyen est tout entier dans ce mot : promettre... Pour réussir, le candidat n'a pas autre chose à faire qu'à exploiter - exploiter à coup sûr - la plus persistante, la plus obstinée, la plus inarrachable manie des hommes : l'espérance. Par l'espérance, il s'adresse aux sources mêmes de la vie ; l'intérêt, les passions, les vices.

On peut poser en principe absolu l'axiome suivant : « Est nécessairement élu le candidat qui, durant une période électorale, aura le plus promis et le plus de choses, quelles que soient ses opinions, à quelque parti qu'il appartienne, ces opinions et ce parti fussent-ils diamétralement opposés à ceux des électeurs. » Cette opération que les arracheurs de dents pratiquent journellement sur les places publiques, avec moins d'éclat, il est vrai, et plus de retenue, s'appelle pour le mandant : dicter sa volonté, pour le mandataire : écouter les vœux des populations... Pour les journaux, cela prend des noms encore plus nobles et sonores... Et tel est le merveilleux mécanisme des sociétés politiques que voilà déjà plusieurs milliers d'années que les vœux sont toujours écoutés, jamais entendus, et que la machine tourne, tourne, sans la plus petite fêlure à ses engrenages, sans le moindre arrêt dans sa marche. Tout le monde est content, et cela va très bien comme cela va.

Ce qu'il y a d'admirable dans le fonctionnement du suffrage universel, c'est que le peuple, étant souverain et n'ayant point de maître au-dessus de lui, on peut lui promettre des bienfaits dont il ne jouira jamais, et ne jamais tenir des promesses qu'il n'est point, d'ailleurs, au pouvoir de quelqu'un de réaliser. Même il vaut mieux ne jamais tenir une promesse, pour la raison électorale et suprêmement humaine qu'on s'attache de la sorte, inaliénablement, les électeurs, lesquels, toute leur vie, courront après ces promesses, comme les joueurs après leur argent, les amoureux après leur souffrance. Électeurs ou non, nous sommes tous ainsi... Les désirs satisfaits n'ont plus de joies pour nous... Et nous n'aimons rien autant que le rêve, qui est l'éternelle et vaine aspiration vers un bien que nous savons inétreignable.

L'important, dans une élection, est donc de promettre beaucoup, de promettre immensément, de promettre plus que les autres. Plus les promesses sont irréalisables et plus solidement ancré dans la confiance publique sera celui qui les aura faites. Le paysan veut bien donner sa voix, c'est-à-dire aliéner ses préférences, sa liberté, son épargne entre les mains du premier imbécile ou du premier bandit venu ; encore exige-t-il que les promesses qu'il reçoit, en échange de tout cela, en valent la peine... Il en réclame pour sa confiance, éternelle comme son destin de dupé.

« Que veut le paysan ? me disait, un jour, un député, en veine de franchise. Il veut des promesses, voilà tout. Il les veut énormes, déraisonnables, et en même temps claires... Il ne demande pas qu'on les réalise, sa voracité bien connue ne va pas jusque-là ; il exige seulement de les comprendre. Il est heureux si elles ont trait à sa vache, à son champ, à sa maison. Et s'il peut en parler, le soir, à la veillée, le dimanche, devant le porche de l'église ou au cabaret, comme d'une chose qui pourrait arriver et n'arrivera jamais, il se tient pour satisfait. On peut alors l'écraser d'impôts, doubler les charges qui pèsent sur lui... Lui, sourit d'un air fin, et à chaque contribution nouvelle, à chaque nouvelle tracasserie administrative, il se dit : « C'est bon... c'est bon... allez toujours... J'avons un député qui fera cesser, bientôt, tous ces micmacs. Il l'a promis ! » »

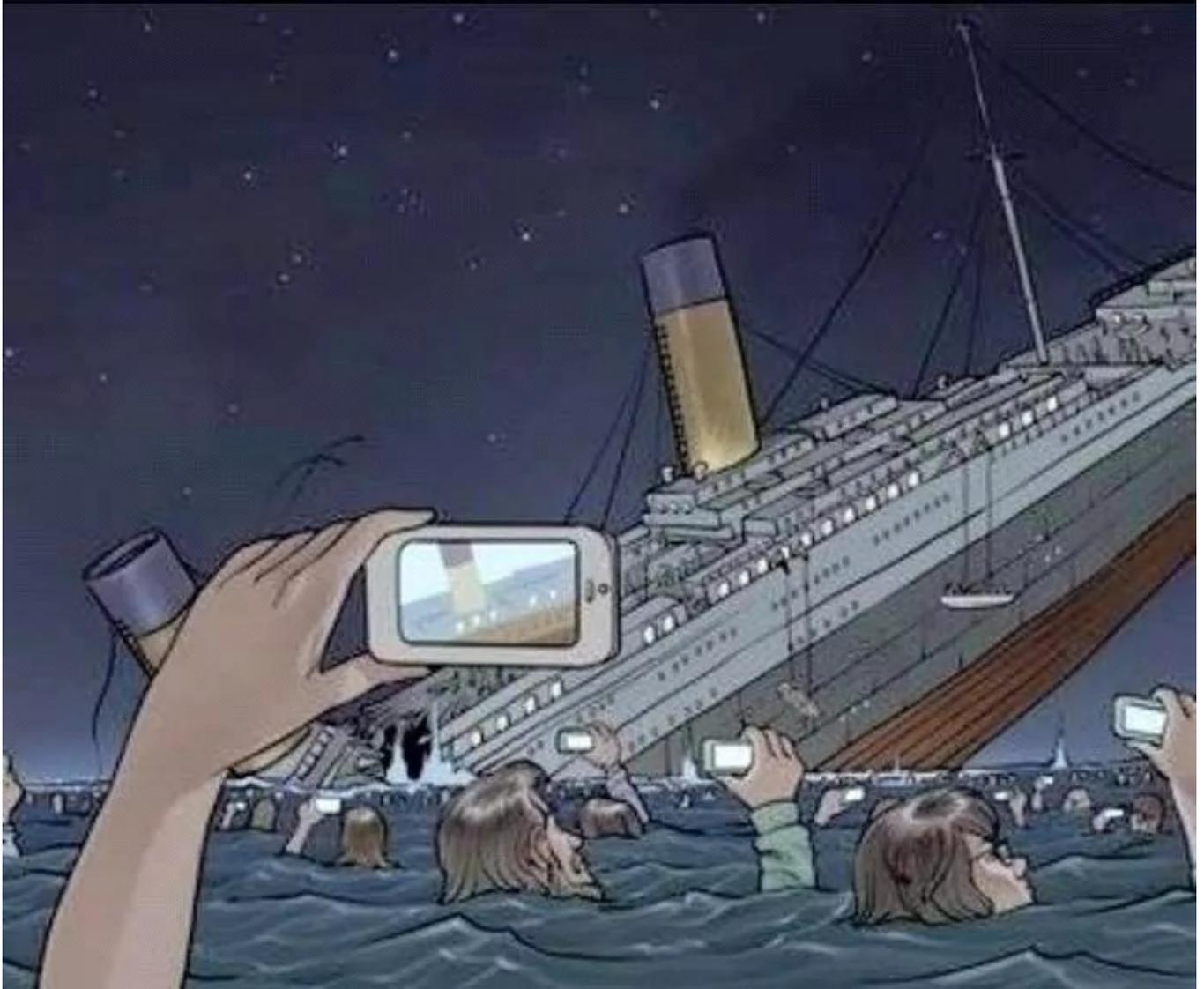
Octave Mirbeau, *Les 21 jours d'un neurasthéniques*, 1901.

—

NB : en 1901, nous étions presque tous paysans.

PS : Si vous pensez que cette analyse ne concerne que les agriculteurs... vous avez raté un truc important : relisez en remplaçant paysan par électeur.

Étienne.



Fil Facebook correspondant à ce billet :

<https://www.facebook.com/photo.php?fbid=10158063502047317&set=a.10150279445907317&type=3&theater>